

Voltaire méconnu

Xavier Martin, *Voltaire méconnu. Aspects cachés de l'humanisme des Lumières (1750-1800)* (Bouère, Ed. Dominique Martin Morin, 2006, 351 pages).

Sans relâche, depuis près de vingt ans, Xavier Martin, historien fécond, chercheur infatigable, penseur profond, travaille à nous faire mieux comprendre l'humanisme des Lumières et les « bienfaits » de la Révolution française. Il nous donne aujourd'hui un *Voltaire méconnu*. Ce n'est pas le Voltaire aseptisé, édulcoré, souvent falsifié et tout à fait présentable des morceaux choisis et des manuels de littérature, mais l'écrivain tel qu'il est dans toute sa réalité et dans toute sa vérité. Ce Voltaire véritable et méconnu, révélé par l'auteur, est un homme qui ne cesse de mépriser et de haïr, non seulement ses ennemis, mais aussi le genre humain tout entier. C'est celui qui ordonne à d'Alembert : « Méprisez le genre humain », qui pose la question : « Un valet est-il un homme ? », et qui prononce : « La terre est couverte de gens qui ne méritent pas qu'on leur parle ». Le livre de Xavier Martin est donc d'une remarquable nouveauté. Certes, plusieurs littérateurs et maints théoriciens, parmi lesquels Goethe, Chénier, Musset, Bonald et Maistre, avaient déjà dans le passé évoqué et stigmatisé la haine et le mépris voltairiens. Mais Xavier Martin fait tout autre chose. Il prouve. Il scrute. Grâce à

lui, pour la première fois, la haine et le mépris voltairiens sont scientifiquement prouvés et analysés. Prouvés, non par quelques citations, mais par plus d'un millier. Analysés de la manière la plus fine et la plus détaillée qui puisse se faire. A lire un tel ouvrage, le lecteur éprouve une satisfaction rare. Il sent à tout moment qu'il est en terrain sûr, qu'on ne cherche pas à le manipuler, que l'on n'avance rien qui ne soit abondamment démontré et illustré d'exemples. Jamais l'auteur n'attaque Voltaire. Il se contente de le laisser parler et agir, pour se livrer ensuite à l'examen de ses paroles et de ses agissements.

Avec la délicatesse d'un naturaliste et la minutie d'un horloger, il distingue les degrés de la détestation voltairienne et en met à jour les multiples facettes. Le mépris, fait-il voir, en constitue le socle. Voltaire méprise l'humanité et particulièrement les espèces suivantes : les Juifs, les Turcs, les protestants, les paysans et les Français, qu'il nomme « *Welches* ». Il insulte les uns et les autres. Les « *Welches* » sont « la chiasse du genre humain », les Calas des « protestants imbéciles », le sultan Mustafa III « un gros cochon ». L'intolérance découle du mépris. « Le parangon de la tolérance, écrit Xavier Martin, est un teigneux persécuteur » (p. 48). Et de citer à l'appui le naturaliste Charles Bonnet, contemporain de Voltaire, pourtant philosophe lui aussi. « Voltaire, écrit ce savant, parle sans cesse de tolérance, et il est le plus intolérant des hommes ». La haine suit l'intolérance, le mépris « glisse » vers la haine. Finalement, la haine domine Voltaire, le saisit tout entier, le fait rugir et trembler à tout instant. Elle s'abreuve de la jalousie, du désir de vengeance et de l'hostilité au Dieu de la Bible. La jalousie entraîne Voltaire à qualifier *La Nouvelle Héloïse* de « monstrueux ouvrage ». La passion de vengeance lui fait abominer ses contradicteurs, La Baumelle et Fréron, traiter le premier de « gremlin de la littérature » et le second de « chenille » et de « chien ». Sa fureur contre le Dieu de la Bible lui fait appeler le peuple juif « la horde hébraïque » et « la nation la plus détestable qui ait souillé la terre ». Il écrit à madame d'Épinay : « Je recommande l'infâme à votre sainte haine », l'« infâme », on le sait, étant dans son

langage la religion chrétienne. « Ecrasons l'infâme ! », tel est son mot d'ordre à la secte philosophique.

Hair, c'est détruire. Voltaire, explique notre auteur, est obsédé par la passion d'« écraser » ses ennemis. « Ecraser, nous dit-il, est un mot voltairien ». Voltaire veut « écraser l'infâme », mais aussi « la chenille » Fréron, ainsi que « Luc » (surnom donné par lui à Frédéric II), prédisant avec délectation de ce dernier qu'il sera « écrasé à moins d'un miracle ». Encore faut-il concrétiser l'écrasement. Xavier Martin passe en revue avec subtilité les différents procédés voltairiens. L'enfermement à la Bastille en est un. Voltaire dispose dans le ministère et dans la police de très puissants protecteurs. Trois fois il leur demande l'embastillement de La Baumelle, et deux fois il l'obtient. « Vous êtes, monsieur, un cruel homme », lui écrit l'épouse du malheureux embastillé, dont la prison a ruiné la santé et brisé la carrière littéraire. Pour d'autres ennemis, l'apôtre de la tolérance souhaite tout simplement leur mort, par exemple pour les Turcs, ennemis de Catherine II, sa souveraine favorite. Il désire leur extermination. Il se réjouit quand l'armée russe en fait de grands massacres. « Quinze mille Turcs tués, écrit-il, mon bonheur est-il certain ? » Il aimerait aussi voir Rousseau et Fréron condamnés à mort. A son avis, les tribunaux de Genève devraient « punir capitalement » Rousseau. « Il est honteux, dit-il de Fréron, qu'on laisse aboyer ce chien. Il me semble qu'en bonne police on devrait étouffer ceux qui sont attaqués de la rage ». Certaines fois, il lui prend l'envie de procéder lui-même à l'homicide (« pulsions homicides », commente Xavier Martin). « Quant à vos prêtres, écrit-il au Genevois Cramer à propos des pasteurs de cette ville, je tirerai dessus à balles des créneaux de Tournay » (château en sa possession) (p. 248). Il ne rêve, nous dit son analyste, que d'« écorcher, éventrer, piétiner, étouffer, étrangler » (p. 248). « S'il avait des dents, continue notre auteur, le délicieux humaniste dévorerait ses ennemis ». Et de citer ce regret du grand homme : « Je suis bien vieux, je n'ai plus de dents, si j'en avais, je les dévorerais avant de mourir » (p. 251). Ce n'est plus de l'homicide simple, c'est du cannibalisme. C'est de la rage, de la folie.

Aussi bien notre analyste, toujours appliqué à mieux connaître son patient, décèle-t-il chez lui les signes d'une sorte de psychose déjà observée par Grimm et par Théodore Tronchin, son médecin. Le premier qualifie Voltaire de « vieil enfant entêté ». Le second souligne, sans toutefois user du mot, son « immaturité ». En tout cas, ce grand génie dit n'importe quoi. Les nombreuses citations faites par Xavier Martin de ses propos ne laissent aucun doute : si le sujet n'est pas fou, il est extravagant. Ce qu'il écrit, et souvent ce qu'il fait, est inconcevable, inimaginable. Par exemple, lorsqu'il suppose des relations sexuelles entre les boucs et « les dames juives qui erraient dans le désert ». Comme elles ne se lavaient pas, explique-t-il, « les boucs du pays purent très bien les prendre pour des chèvres à leur odeur ». « A la première lecture, commente Xavier Martin, on n'en croit pas ses yeux ; à la troisième encore, on éprouve quelque peine à s'y faire » (p. 208). Mais le comportement du grand homme surprend aussi très souvent. Dans la vie quotidienne, il lui arrive de hurler à faire peur. « C'est un vrai fou », nous dit madame de Grafigny qui l'a entendu de près, « quelquefois, tout seul, il jette des cris affreux » (p. 110).

On touche ici au « mystère d'iniquité ». De même que tout mal, l'iniquité voltairienne s'explique malaisément. Avec Joseph de Maistre, Xavier Martin suggère une cause surnaturelle. « On se prend, écrit-il, à évoquer l'appréciation de Joseph de Maistre au sujet des ignobles écarts de plume de Voltaire : "Abandonné de Dieu qui punit en se retirant, il ne connaît plus de frein" » (p. 208). Mais, si Dieu vraiment se retire de Voltaire, le diable ne prend-il pas sa place ? Xavier Martin se le demande. Sans vouloir y attacher trop d'importance, il cite entre autres ce « passage intrigant » (p. 177) d'une lettre de Voltaire à Boyer d'Argens : « Souvenez-vous de la parole sacrée que nous nous sommes donnée dans le caveau de Lucifer ».

Ce *Voltaire méconnu* est accablant pour l'« académisme universitaire ». L'auteur entend par cette formule (pp. 152 et 155) l'autorité prétendue de la plupart des spécialistes reconnus de Voltaire, des manuels et des recueils de textes que ces spécia-

listes patronnent, et de l'opinion publique gouvernée par eux. Ce sont ces spécialistes, ce sont ces gens-là qui, démontre-t-il, entretiennent sciemment la méconnaissance de Voltaire et protègent à tout prix l'image d'un Voltaire imaginaire, tolérant et bienveillant. Comment y parviennent-ils ? En dissimulant les textes. Xavier Martin n'entend point polémiquer. Il ne les attaque pas, de même qu'il n'attaque pas Voltaire. A quoi bon ? Mais, fidèle à sa méthode, il se contente de produire les textes que les « spécialistes » cachent à leurs lecteurs. Simplement et sans le moindre esprit polémique, il fait remarquer leurs omissions calculées. Par exemple, dans le récent *Inventaire Voltaire*, somme impressionnante de textes et de notices érudites, on ne trouve pas de notices « mépris », « mensonge », « délation » ou « vengeance ». On n'y découvre pas non plus une seule citation sur « le massacre souhaité des Turcs ». Voltaire verrait bien les prisonniers turcs des Russes « un peu enchaînés aux travaux forcés », mais « les notices académiques sur la question de l'esclavage dans la pensée du philosophe [...] se gardent bien de citer ce texte » (p. 209). Les mêmes « spécialistes » s'arrangent pour édulcorer le plus possible l'antisémitisme de Voltaire. « Ses attaques contre le judaïsme, écrit l'éminent spécialiste Roland Mortier, le visent dans son histoire ancienne ». En fait, rectifie Xavier Martin, des « traits nombreux » sont « destinés », non pas aux Hébreux de la Bible, mais aux « Juifs, ses contemporains » (p. 256). Tout au long de son livre, il ne cesse de relever les omissions commises par ces « autorités » scientifiques. Il dénonce ce qu'il appelle la « censure intellectuelle française » (p. 276) et montre ses effets néfastes sur les manuels et sur les morceaux choisis, très choisis. On aboutit ainsi, observe-t-il avec pertinence, à une « malnutrition intellectuelle », et Voltaire, en fin de compte, « passe pour le contraire exact de ce qu'il fut » (p. 277).

Voltaire n'est pas le seul concerné. Nous prouvant ainsi une nouvelle fois sa connaissance approfondie du monde des Lumières, Xavier Martin englobe dans son analyse tous les confrères du patriarche de Ferney. Voltaire est bien le chef et le guide de la confrérie. C'est lui qui donne les consignes, par

exemple : « Ecrasez l'infâme ! ». Certes, les confrères se passeraient bien des accès de rage du maître. D'Alembert se dit lassé de ses « giclées de haine ». Mais lui et tous les autres partagent avec Voltaire la même détestation du genre humain, la même exécration de la religion chrétienne. Tous sont bien ses confrères en mépris et en haine. Xavier Martin cite entre autres cette phrase terrible de d'Alembert : « Je fais du genre humain deux parts, l'opprimante et l'opprimée, je hais l'une et je méprise l'autre ». Nous avons affaire, non pas à un seul fanatique, mais à un « consortium de fanatiques » (p. 128). Il déplaît sans doute au « consortium » de voir le patron se livrer à des accès de rage, et mordre de fureur le tapis. Mais son désir de mort est le même. « Apprenez-moi incessamment, écrit Diderot à Falconet, le massacre de cinquante ou soixante mille Turcs, si vous voulez me faire sauter de joie » (p. 218). Voltaire et Diderot, Voltaire et d'Alembert, même combat.

D'autres citations éclairent notre histoire contemporaine. Xavier Martin cite Catherine II appréhendant une invasion turque de l'Europe à la faveur de la « liberté » révolutionnaire. « Si cette mode française tourne en épidémie, écrit l'impératrice, j'en félicite les Turcs [...] après les droits de l'homme établis, ils feront la conquête de l'Europe, et vous rendront toute cette partie du monde musulmane » (p. 200). Non moins digne d'alimenter notre réflexion, voici le rapprochement fait aux pages 181 et 182 entre Voltaire et Hitler. Il s'agit de la *Défense du paganisme* de l'empereur Julien dit l'Apostat. Voltaire et Hitler louent cet ouvrage en termes presque identiques. Voltaire écrit à Damilaville : « Il serait à souhaiter que tous les fidèles eussent ce bréviaire dans leur poche ». Près de deux siècles plus tard, Hitler déclare à Himmler et Heydrich : « On devrait répandre par millions le livre qui contient les réflexions de l'empereur Julien ». Décidément, la lecture approfondie des auteurs peut réserver parfois d'intéressantes découvertes.

De même le rapprochement des époques successives. Les historiens structuralistes choisissent de s'enfermer dans un siècle. Xavier Martin, au contraire, élargit son champ de vision.

Dans les deux derniers chapitres de son livre (*Le siècle de la haine* et *Au soir du siècle de la haine*), il considère la Révolution française et la ressemblance entre la haine révolutionnaire et la haine voltairienne. Si la haine voltairienne fait le *siècle de la haine*, la Révolution est le *soir de ce siècle*. L'expression *siècle de la haine* n'est pas de Xavier Martin. Il l'emprunte à Rousseau, et la fait confirmer par un auteur imparable, le Victor Hugo des *Rayons et des Ombres* (1840), dont il cite ces vers :

O dix-huitième siècle, impie et châtié !
 Société sans dieu, qui par Dieu fus frappée !
 [...]

 Table d'un long festin qu'un échafaud termine !
 Monde aveugle pour Christ, que Satan illumine !
 Honte à tes écrivains devant les nations !

Dès 1789 les machinistes de la Révolution reconnaissent Voltaire comme leur maître. « Toutes les semences de la Révolution, écrivait en 1790 le député de la Constituante, Rabaut Saint-Etienne, sont enfermées dans ses écrits ; il l'avait prédite et il la faisait » (1). Xavier Martin s'exprime avec plus de subtilité. « La Révolution, dit-il, portait génétiquement certains germes de haine, et le fait est qu'elle saura les développer » (p. 296). Deux de ces germes lui sont communiqués, il le démontre, par la pensée voltairienne. Le premier est la volonté de Voltaire de haine éternelle. Les hommes de la Révolution s'exhortent mutuellement à la haine éternelle. Jurons, disent-ils, une « haine éternelle » aux émigrés, aux prêtres réfractaires, à la monarchie. C'est bien ici la rage voltairienne, c'est bien la marque de Voltaire. Le second germe est celui de l'acharnement contre les morts. Celui-là aussi, la Révolution aura su le « développer ». En témoignent les têtes coupées de Foulon et de Bertier, le 14 juillet, celles des gardes du corps le 6 octobre, le dépeçage de la princesse de Lamballe le 2 septembre 1792, et en 1793 les hideuses violations des sépultures royales à Saint-Denis. Or, là aussi, on reconnaît la marque voltairienne. Voltaire ne coupe pas les têtes,

1. Cité par G. Bausau dans *Joseph de Maistre, De A comme Anglicanisme à V comme Voltaire*, Bouère, Dominique Martin Morin, 1998, p. 288.

mais il crache sur les morts. Crébillon, Maupertuis et La Baumelle sont accablés par lui d'une haine posthume. Il « guerroie indécentement contre les mânes » (p. 31). Voltaire aurait-il approuvé les tueries révolutionnaires ? Une telle question n'a guère de sens. Mais, comme l'écrit Xavier Martin avec sa modération coutumière, « dans l'acharnement répétitif » de la Révolution « contre les morts, il y a un trait qui pourrait rappeler l'esprit voltairien » (p. 312). Modération, disons-nous. C'est le caractère dominant de l'ouvrage, et qui en augmente la force. Les recenseurs, même les plus élogieux, n'ont pas souligné cette qualité.

Aucun non plus, à notre connaissance, n'en a observé les aspects réjouissants. L'humour de l'auteur lui inspire des formules plaisantes. Par exemple, le ricanement de Voltaire est son « élixir de vieillesse », et sa dénonciation des libraires un « bénévolat dans la police de la pensée ». Son agent à Paris, Damilaville, est son « compère en écrasement ». Du malheur des esclaves noirs, il se « contrebalance », et la victoire de Rosbach remportée par Frédéric II lui « obstrue l'œsophage ». Le roi de Prusse dont il espérait la défaite – il eût été vengé ainsi de certaines humiliations – est vainqueur. Abattement de Voltaire. « Le roi va bien, écrit Xavier Martin. Et il faut lui écrire. Ce n'est pas le plus drôle » (p. 87). Humour veut dire absence au moins apparente d'émotion. L'un des secrets de ce *Voltaire méconnu* est l'impassibilité de son auteur. Il ne semble jamais s'émouvoir des fureurs de son patient ni des horreurs qu'il profère. C'est ce qui lui permet de nous faire rire. « Le rire, écrit Bergson, n'a pas de plus grand ennemi que l'émotion » (2). Certes, Voltaire est qualifié comme il convient. Xavier Martin le traite de « mufle », et dénonce son « ignominie ». Mais il ne perd pas son temps à s'en indigner. S'il se répandait en indignations, d'une part il n'irait pas jusqu'au bout de son analyse, d'autre part il empêcherait Voltaire d'exprimer toute sa méchanceté. Il reste donc impassible, et le patient vide son sac. S'il protestait, Voltaire

2. Henri Bergson, *Le rire. Essai sur la signification du comique*, Paris, PUF, 1947, p. 3.

ferait plus attention, et ne se dévoilerait pas tout entier. Et nous ne ririons pas. La force comique du vice vient en grande partie de ce que le vicieux est inconscient de son vice. Xavier Martin se tient à distance et se borne à actionner la haine de Voltaire. Il ne se manifeste pas lui-même, il ne s'émeut pas, il ne s'indigne pas. Il écrit le Haineux comme Molière écrit l'Avare. Jusqu'ici, la haine voltairienne n'avait suscité que l'indignation. Maintenant, grâce à Xavier Martin, elle peut à l'occasion nous faire rire. Elle est ainsi démystifiée.

Elle est aussi diagnostiquée. On avait déjà dénoncé le mal. « Voltaire, avait écrit Bonald, a prêché la bienfaisance, la haine dans le cœur... Il a prêché la tolérance les armes à la main » (3). On en avait décrit les signes. « Voyez, avait dit Joseph de Maistre, ce rictus épouvantable [...] ce front abject que la pudeur ne colore jamais » (4). Mais on n'en avait jamais décelé la cause. Cette cause, Xavier Martin la décèle et la révèle. C'est l'exécration en l'homme de l'image de Dieu.

Les Lumières et la Révolution, leur suite, sont une sorte d'enfer. Xavier Martin y poursuit sa descente. Dans son *Nature humaine et Révolution française* (1994), il faisait apparaître l'ambition forcenée des philosophes de réduire la nature humaine, dans *Les droits de l'homme et la Vendée* (1995), la folie révolutionnaire de l'extermination. Ce qu'il révèle dans ce *Voltaire méconnu*, est encore plus effrayant. C'est la haine de l'homme, une haine telle que la réduction de sa nature et le massacre ne lui suffisent pas, que la mort ne l'apaise pas, une haine éternelle, véritable paroxysme du mal.

La haine de Voltaire vise l'homme, mais on peut se demander si elle ne signifie pas un refus et une détestation de l'être, et si tout être pour Voltaire ne serait pas détestable. Il y a chez lui un

3. « Des écrits de Voltaire », in *Œuvres de M. de Bonald. Mélanges littéraires, politiques et philosophiques*, 4^e éd., t. 1, Paris, Librairie Adrien Le Clère et C^{ie}, 1858, p. 20.

4. Cité par G. Bausau, *Joseph de Maistre. De A comme Anglicanisme à V comme Voltaire*, Bouère, DMM, 1998, p. 288.

appétit du néant. « Le néant a du bon, écrit-il à madame du Deffand, consolons-nous, nous en tâterons » (pp. 240-241). « J'abomine toute réalité, dira Antonin Artaud. Je sens l'appétit de ne pas être » (5). Le livre saisissant de Xavier Martin marquera l'histoire des idées d'une empreinte profonde. Il fait voir en Voltaire le prophète du nihilisme contemporain.

Jean de VIGUERIE

Professeur des universités, Jean de Viguerie est spécialiste du XVIII^e siècle. Il est l'auteur notamment de Histoire et dictionnaire du temps des Lumières (Robert Laffont, 1995), Les Deux patries, Essai historique sur l'idée de patrie en France (DMM, rééd. 2004), Itinéraire d'un historien, Etudes sur une crise de l'intelligence, XVII^e-XVIII^e siècle (DMM, 2000), Louis XVI, le roi bienfaisant (Ed. du Rocher, 2003). Il vient de publier, chez Dominique Martin Morin, un ouvrage consacré aux salons parisiens du XVIII^e siècle et intitulé Filles des Lumières. Femmes et sociétés d'esprit à Paris au XVIII^e siècle.

5. Cité par Louis Jugnet dans « Problème du mal : vaut-il mieux exister ou ne pas exister ? », in *Cahiers Louis Jugnet*, n° 4, 1978, p. 29.